Samedi 22 novembre 2014 19h00 [GMT + 1]

NO 441

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde — PHILIPPE SOLLERS
Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNES AFLALO

www.lacanquotidien.fr

- Les J44 et l'AMP -

Lettre à une amie brésilienne à propos des 44es Journées de l'ECF

par Marcus André Vieira

« Chère,

Tu me poses des questions sur les 44es Journées de l'ECF, me demandant ce que Jacques-Alain Miller y a dit et si d'autres choses ont mérité d'être notées. Il faut m'excuser pour ma réponse un peu longue. Je ne veux pas juste raconter ce qui s'est passé, mais ce que je voudrais, c'est que tu en prennes de la graine, en particulier pour ce qui concerne l'École Brésilienne de Psychanalyse, ainsi que le dixième Congrès à venir de l'Association Mondiale de Psychanalyse.

D'abord je dresserai la liste de ce qui est apparu pour tous comme des nouveautés : la préparation des Journées centrée sur la diffusion en réseaux ; l'appui sur les réseaux sociaux et sur le *blog* comme piliers du travail et non pas comme un monde à part, en arrière-plan ; les séquences des simultanées ouvertes par une présentation thématique sur un personnage ou une étude de cas qui guidait le travail ; des plénières avec des séquences sur la science, le cinéma et le théâtre, chacune traitant avec vivacité et précision le sujet ; et, finalement, la passe. Les AE, des femmes, ont moins mis l'accent sur la transmission de la conclusion de leur analyse que sur la façon dont celle-ci a profondément touché leur manière d'être mères. La passe a été de ce fait mise au service de la recherche collective sur le thème.

Tout cela en présence de 3100 personnes (presque un millier de plus que l'année dernière), ce qui donnait le sentiment de participer à un véritable événement qui, par définition, inaugure une nouvelle série.

Pour une grande part, ces nouveautés avaient déjà été mises en œuvre pour les Journées précédentes, mais c'était comme si Christiane Alberti et son équipe en avaient retenu le meilleur et avaient inventé ce qui manquait.

Ainsi chacun des trois coordinateurs de l'équipe d'organisation a pris, en séance plénière, la place du maître de cérémonie pour présenter la suite des travaux, tout en disant quelques mots de nos particularités aux nouveaux venus, notamment sur ce qu'est la passe. Et puis tout a convergé vers une nouvelle forme de scénographie. En effet, si le déroulement du texte lu, celui des AE par exemple, semble naturellement s'opposer à l'impact de l'image, dans leurs temps si distincts, c'était ici comme si l'un pouvait servir l'autre. Ce n'est pas sans évoquer ce qui se produit dans une analyse quand un signifiant extrait du texte de l'existence l'illumine autrement. Mais il serait plus juste de parler d'une chorégraphie, car c'est le rythme des montées sur la scène des sujets traités et des ponctuations effectuées au fil de la journée, c'est-à-dire autant d'éléments textuels, qui a été décisif.

Dans ce sens, un moment a été très parlant : celui où Miquel Bassols a présenté l'image d'une affiche qui prenait une place importante dans le récit de Michèle Elbaz. Il est donc possible de faire intervenir l'image dans le texte, avec des effets d'affect, sans pour autant perdre l'orientation vers le réel qui préside à ce dernier.

Je ne peux parler qu'à titre d'étranger, mais peut-être, de ce fait, je peux me permettre de détacher de ce que j'ai vu et entendu trois points de plus pour les mettre en évidence : le ton, le réseau et la passe.

L'ambiance détendue était en rapport avec le ton des exposés. Que nous soyons dans une lutte constante pour faire vivre la psychanalyse, dans ces temps très durs en ce qui concerne son avenir, cela ne veut pas dire qu'il nous faille durcir progressivement notre discours. En effet, « l'interprétation ne brise le discours que pour accoucher la parole » (je cite de mémoire le Lacan de « Fonction et Champ... »). Nous pouvons intervenir sur des questions complexes et difficiles avec cet état d'esprit. C'est ce qui a donné le ton, renforçant l'impression que les membres de l'ECF réussissent de plus en plus à le maintenir dans ce qu'ils transmettent.

Et qui sont les mille nouveaux venus ? Je suppose qu'il s'agit essentiellement de personnes en contact avec la clinique, dans des établissements pour enfants, dans le champ de la santé mentale et aussi celui du droit. Ces mille sont venus non seulement de la région parisienne, mais de toute la France, touchés par l'orientation lacanienne, peut-être pour la première fois, et peut-être grâce à la vaste diffusion en réseau de la préparation des Journées.

C'est le deuxième point, le réseau. On ne sait pas ce que cela veut dire exactement, mais on doit maintenant considérer que cela touche à un réel. Il traverse les institutions sur un plan horizontal, il permet à certains, parmi ceux qui jusque-là se taisaient, de parler et fait venir d'autres qui, auparavant, regardaient de loin. La participation des "provinciaux" a-t-elle été plus importante ? Peut-être en raison de cet effet de diffusion transversale ? Et ce nouveau mode de présence de l'École aura-t-il aussi un effet sur la relation entre les Écoles de l'AMP ? On verra bien, mais la place éminente donnée dans les Journées au Congrès de l'AMP m'a paru

d'excellent augure.

Avec le Congrès, j'en viens au troisième point. La passe se situe à cet horizon limite où l'on « se lit » depuis son sinthome. Ne serait-il pas possible de reprendre nos catégories cliniques de ce point de vue ? Il me semble que c'est l'orientation donnée par J.-A. Miller à notre Congrès et ce que j'ai présenté en plénière (l'ironie : je n'ai été présenté qu'en tant que directeur du Congrès quand, précisément, ce que je pouvais dire et penser n'était possible que du fait de ma condition d'AE).

Ce point de vue peut paraître extrême mais pas hors-monde. Au contraire, il nous permet de faire avec le constat que nous sommes obligés, dans ce monde, d'assumer des rôles de plus en plus rigides. C'est ce qu'ont démontré les témoignages des AE, précisément en ce qui touchait à l'« être mère ».

Enfin, une question clé pour nous : et l'EBP dans tout cela? On parle des réseaux sociaux comme quelque chose d'extérieur à nos vies, mais il y a des gens, et de plus en plus au Brésil, y compris parmi nos collègues, qui en vivent. Ces réseaux tendent a prendre part de façon organique à la vie d'une École qui n'a pas de centre comme l'ECF et l'EOL. De quoi s'interroger, comme l'a montré Éric Laurent, sur les nouvelles fictions que les objets de la science introduisent dans nos vies et comment y prendre part sans perdre le nord du réel de la psychanalyse.

Avant de venir à Paris, j'ai participé aux Journées de la NEL en Lima. Des questions de ce genre sont tout aussi présentes dans cette École si vivante et je relève qu'une des grandes nouveautés dans la chorégraphie de ces Journées fut un grand mur blanc sur lequel n'importe qui pouvait inscrire des mots ou griffonner tout ce qu'il voulait.

Le point commun est sans doute là : on se sent accueilli dans ces lieux que nous constituons à partir de l'articulation entre la passe, une présence décidée dans la culture et l'attention portée au sujet et sa clinique. Ce n'est pas évident quand on travaille dans un service et qu'un tiers ou plus du temps doit être consacré à des protocoles et à l'administration, et où parler de la clinique est vu d'un mauvais oeil. Pouvoir rencontrer des personnes qui prennent au sérieux la richesse des détails d'une vie, ainsi que les lectures qui peuvent en être faites, voilà qui a dû aussi contribuer à l'ambiance des 44 es Journées.

Espérons que quelque chose de semblable sera à l'oeuvre lors de nos Journées, l'*Encontro Brasileiro*, qui commencent demain à Belo Horizonte.

Quoi qu'il en soit, le voyage m'a donné l'assurance que c'est le fait de la rencontre avec un dire, en tant qu'il change une vie, qui reste le défi d'une analyse. Dans ce sens, comme j'ai affirmé au cours de ces mémorables Journées, on peut tout lire sur internet et tout voir sur Facebook, mais pour être au point du pari, le pari de l'indécidable, de ce qu'un dire peut provoquer quand il rencontre le corps, il faut être là. »

Bien à toi,

Marcus.

- Mères -

Secrets et tourments

À propos de *Mères douloureuses*[1]

de Philippe De Georges

par François Leguil

On raconte qu'Alma Mahler s'étonnait que son époux pût composer ses *Kindertotenlieder*, alors qu'à côté de lui leurs enfants jouaient au jardin. Hommes et femmes se mêlent et confondent leur peine lorsque l'enfant disparaît. L'éprouvent, solidaires, celles et ceux qui ont connu la veille angoissée d'un petit corps malade ou côtoyé l'horreur innommable des agonies précoces. *Stabant matres patresque dolorosi...* En 1923, Freud traverse cette épreuve suprême en voyant mourir son petit fils Heinerle : *trois ans plus tard, alors qu'il présentait ses condoléances à Binswanger à l'occasion de la mort de son fils aîné, il lui déclare que [...] depuis cette mort, il n'avait plus réussi à prendre plaisir à la vie*[2].

Les niveaux de la douleur débordent ceux de l'épouvante qui n'a ni rôle ni fonction ni sexe, dans la conjoncture de ces passes affreuses. L'artiste du XX^{e} siècle l'a vu qui, pourtant, reprend avec *Guernica* le masque déchiré des mères hurlant l'indicible, qu'aux murs de Bologne un Guido Reni peignait pour son *Massacre des innocents*. Cent années avant, ou presque, un père encore mettait en vers à Villequier l'incommensurable dommage :

Je verrai cet instant jusqu'à ce que je meure,
L'instant, pleurs superflus !
Où je crierai : L'enfant que j'avais tout à l'heure,
Quoi donc! Je ne l'ai plus ![3]

C'était déjà dire assez le sublime d'un blasphème inouï et le plein d'un scandale qui ne s'arrêtera plus. Prenons soin du moment : au quatrième chapitre de son livre, Philippe de Georges montre qu'il compte dans l'histoire de la Pietà parce que, sitôt dispersées les illusions de la rédemption, envolées au vent moderne, le mystère infatigable de l'incarnation revient sur terre et signale son entrée dans la clinique par la plainte paradoxale et profonde des mères douloureuses.

Le monde est sombre, ô Dieu ! L'immuable harmonie
Se compose des pleurs aussi bien que des chants.
Je sais que vous avez bien autre chose à faire
Que de nous plaindre tous,
Et qu'un enfant qui meurt, désespoir de sa mère,
Ne vous fait rien à vous ![4]

L'harmonie du monde, précisément. Du monde, absurdement créé. L'imposture dénoncée explique l'insurrection contre l'iniquité des malheurs qui menacent le petit d'homme, trop frêle pour que soit désormais tolérée l'idée de le juger comptable des fautes commises. C'est la fameuse et poignante révolte d'Ivan Karamazov devant le tendre Aliocha : *Dis-moi : si les hommes doivent souffrir pour préparer, par leur souffrance, l'harmonie universelle, pourquoi faut-il que souffrent aussi les enfants ? […] Le prix exigé pour l'harmonie est trop élevé et n'est pas à la portée de notre bourse*[5].

1923, mort d'Heinerlé et Freud endolori pour toujours. C'est l'année de la parution de *Le moi et le ça.* Mais aussi bien celle de *Knock ou le Triomphe de la médecine*. Il y a un lien entre la baisse du taux de la mortalité infantile obtenu par la pertinence des sciences et l'évidente désaffection des âmes pieuses pour la *via matris dolorosa*. La chose s'accélère dans les années 1950, alors que reprend le débat ouvert entre Ivan et Aliocha. Dans Oran dévasté par la peste, le docteur Rieux reproche au père Paneloux son prêche sur la justice divine. On se souvient que cela valut une verte polémique entre Camus, *Les Temps modernes*, Roland Barthes et ce qui restait des surréalistes. On pensera que ces joutes n'étaient que philosophie. Le malentendu dure pourtant en

notre époque réactionnaire, ainsi qu'en témoigne la prospérité du mot « victime », *signifiant à tout faire de la modernité consumériste*[6].

Le sérieux des mères douloureuses et l'authenticité de leur plainte, leur venue vers la psychanalyse contrastent avec ces grandes disputes et ces petits usages qui sont un manquement de notre temps face au devoir d'approcher un réel sans reculer devant l'angoisse.

La première des trois mères accueillies par Philippe de Georges, son discours plutôt, est au point où les courbes se croisent. Pédiatre, œuvrant dans un service de néonatologie – empire, s'il en est, des technicités de haut rang –, elle est frappée par « la totale dépendance vitale dans laquelle se trouve le nourrisson, et le pouvoir de vie ou de mort que l'on peut prêter du coup à la personne qui assure les soins [...]. Cette puissance maternelle [...] est la cause d'une fascination [...]. Elle se souvient de l'émerveillement que lui inspiraient dans l'enfance les madones extasiées des églises de la ville : elle les avait découvertes avec sa mère, partageant comme un secret féminin cette émotion »[7].

Le paradoxe et la profondeur des cures rapportées dans ce livre ne résident pas en cela qu'il indique que l'on n'y souffre pas des enfants comme jadis on souffrait de leur souffrance et du péril à seulement les faire naître. Aujourd'hui vaincues, ces réalités d'autrefois peuvent, après tout, demeurer dans les esprits. Il ne s'agit pas non plus de dire que les raisons de l'angoisse se gaussent du progrès. Il s'agit d'affronter nos savoirs au fait que pour un certain nombre de mères une brèche s'ouvre dans des parturitions inabouties, « *crevasse* toujours nouvelle, comme un secret enfoui qu'on dissimule et qui vous ronge »[8]. Le culte marial hypostasiait les particularités extrêmes de symptomatologies qui jamais ne se ressemblent. Sa laïcisation

contemporaine ne fait guère mieux. Les classifications de la clinique officielle, pire encore, ainsi que l'indique l'invention grotesque et relativement récente du SMPP (syndrome de Münchhausen par procuration), coté F 68.1 au CIM10[9].

Souffrant de l'enfant né d'elles et dont elles ne peuvent se séparer, cœurs et corps consignés dans le tourment qu'il leur devient, ces femmes « ne relèvent d'aucune thèse qui pourrait être [...] la mère douloureuse, productrice d'un enfant souffrant »[10]. Aussi, ne cherchera-t-on pas dans cette courte note, à entrer dans le détail des récits où s'entremêle avec tact l'articulation des causes et des effets. Ph. de Georges y réussit comme s'il avait conjuré la fatalité d'une impossible restitution des singularités subjectives.

Une des trois analysantes a ses rendez-vous à la nuit tombée, semblant avoir « choisi cet horaire pour un je-ne-sais-quoi de pénombre, un clair-obscur qui s'accorde à la confidence. Quelque chose du couchant ou de la nuit à peine venue tempère son inquiétude, estompe ce que le jour peut avoir à ses yeux de dur, de cruel, de cru »[11]. Une autre, dans son cabinet « regarde au dehors, ce qui se découpe de paysage par la fenêtre. Il y a un petit jardin, devant la maison de l'autre côté de la rue [...]. C'est comme un tableau qui parlerait d'Afrique »[12]. Pour une troisième enfin, lorsqu'a lieu la première séance, « il neige sur Nice - le fait est assez marquant pour qu'on s'en souvienne. [...] Les bruits de la ville sont amortis, cotonneux, distants. [...] Tout paraît étincelant et calme à la fois [...]. Du coup, c'est le dessin du paysage qui s'impose, inattendu, dans cette sorte d'épure qui met en valeur quelque chose comme l'essentiel »[13].

Dans ces lignes, nul procédé ni afféterie littéraire, mais l'effort d'une rédaction tendue par la volonté de rendre à chaque personne évoquée la part... qui ne lui revient pas si on ne se donne pas la peine de la lui reconnaître. On peut se « rassurer » (!) : Les *mères douloureuses* ne manquent pas de considérations doctrinales, de thèses retenues et d'hypothèses avancées.

Ainsi pour la place du masculin dans cette casuistique où l'incidence du père des analysantes est étudiée : « Ces trois hommes ont donc un rapport très différent à leur rôle de père, à l'idée qu'il s'en font, à leur place dans l'univers familial [...]. Il est frappant que pour chacune de ces mères douloureuses, près d'elle ou derrière elle, il y a quelque part une figure de père féroce. [14] Ce n'est pas être inconvenant que de souligner que, sur ce dernier point, la clinique des mères douloureuses s'éloigne substantiellement des chastes symboliques de la virginale *mater dolorosa*. Son âpre vérité pâtirait d'être comparée à ce qui n'est souvent que mièvrerie d'image sainte[15].

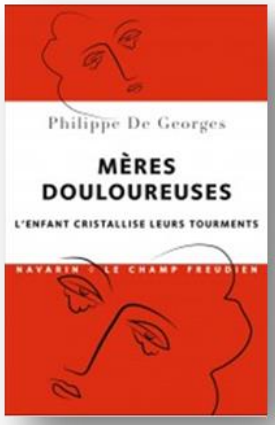
Pour les hommes, dans la lecture de ces *Mères douloureuses* de Philippe de Georges, une leçon porte. Au terme de cette note, on se surprendrait presque à pasticher

Antoine de Sartine pour penser ce que devrait leur demander la psychanalyse :

« Messieurs les pères, il ne suffit pas de décliner, il faut encore être présents ! ». Présents pour dire et redire toujours que la douleur n'est pas mère, ni le malheur matriciel ; parfois seulement, dans le discours de l'ordre, celui du maître, l'effet en retour de l'impossible harmonie que ne commande non plus le ciel, mais la tyrannie déraisonnable des idéaux du bonheur obligatoire. Un court dialogue pourrait s'ensuivre :

« — Être présent ? Le monde comme il va donne plutôt à considérer qu'elles sauront s'en sortir toutes seules.

— Assurément, mais combien moins passionnant cela ne risque-t-il pas de devenir ? »



[1] Philippe De Georges, *Mères douloureuses. L'enfant cristallise leurs tourments*, Paris, Navarin-Le Champ freudien, 2014.
[2] Jones E., *La vie et l'oeuvre de Sigmund Freud*, Presses Universitaires de France, Paris, 1969, t. 3, p. 436-438.
[3] Hugo V., « À Villequier », *Les Contemplations*, Poésie, Delagrave, Paris, 1925, p. 271 et 274.
[4] *Ibid*.
[5] Dostoïevski F.M., *Les frères Karamazov*, Ed. Rencontre, Lausanne, 1968, t. 1, p. 436-438.
[6] Matet J.-D., Présentation de *Pipol 7*, Bruxelles, juillet 2015.
[7] De Georges Ph., *Mères douloureuses*, *op. cit.*, p. 30-31 & 35.
[8] *Ibid*., p. 97.
[9] SMPP (Syndrome de Münchhausen par procuration) coté F 68.1 au CIM10 (Classification statistique internationale des maladies et des problèmes de santé connexes, 10e révision).
[10] De Georges Ph., *Mères douloureuses*, *op. cit.*, p. 125.
[11] *Ibid*., p. 67.
[12] *Ibid*., p. 53.
[13] *Ibid*., p. 23-24.
[14] *Ibid*., p. 112.
[15] On songe au *Je vous salue Marie*, d'un chanteur célèbre des années 1960, Georges Brassens : *Par le petit garçon qui meurt près de sa mère / Tandis que des enfants s'amusent au parterre*. Ô Pergolese, ô Vivaldi, que sont vos muses devenues ?

- Notes sur les J44 -

Impressions sur *ÊTRE MÈRE*

par Damasia Amadeo de Freda (Buenos Aires)

Il souffle, déjà depuis un certain temps, un vent de changement sur les Journées annuelles de l'École de la Cause freudienne. Après l'invitation à témoigner de sa propre analyse, il n'y avait pas d'autre choix que de passer par le « Trauma » pour parvenir, logiquement, aux « Fantasmes de maternité en psychanalyse ». « ÊTRE MÈRE », et l'être *en majuscules*, voilà l'indication que nous suggérait le titre de cette nouvelle invitation.

Cependant, qu'elle soit écrite en majuscules n'implique pas que la mère de ces Journées l'ait été dans l'absolu. On a, assurément, parlé des mères tant et plus : de la mère très présente, de la mère absente, du désir d'être mère, de la mère qui voudrait l'être et qui n'y parvient pas, de la mère cruelle et de la mauvaise mère. Mais aussi, des grâces et délices de la maternité, de ses marques indélébiles, d'une nouvelle invention possible, de l'étrangeté de sa fonction, de son absence, des nouvelles formes de gestation, de la recomposition de sa place dans la famille et on a même envisagé sa possible disparition.

Une des nouveautés, parmi celles qui mûrissaient déjà aux Journées de l'ECF, est ici apparue, car on n'a pas uniquement parlé de la mère. Non seulement on en a parlé

devant un public au chiffre record de 3100 personnes mais, au cours de ces Journées, on l'a reproduite sous toutes ses formes. Quelques exemples :

- On l'a filmée, en lui rendant ainsi hommage, on l'a inventée, chantée et aussi démystifiée. La narration d'anecdotes de fiction et de vie a fait rire la salle et l'a touchée.
- On l'a mise en scène, jouée, et là ce fut reproches, pleurs et haine, mais devant elle, le fils a également laissé tomber le masque. Le public, ému et charmé, l'a applaudie.
- On l'a remplacée, écartée, au profit d'une drôle de machine à la *Wajcmannia*, car depuis le premier jour, on nous avait annoncé la venue de l'enfant de synthèse, de couleur rouge, presque comme la venue d'un nouveau dieu. Cette mère ressemblait plus à une imprimante (et pas des plus modernes !), qu'à une éprouvette et, devant les yeux médusés du public, il ne fallut pas plus d'une heure pour que, dans son ventre, le prodige accomplisse son auto-gestation. Ainsi, dimanche, à la mi-journée, on pouvait voir des hommes et des femmes, des analystes, jeunes ou confirmés, s'agglutiner devant le phénomène. Vêtus de T-shirts, sur lesquels on lisait « ÊTRE MÈRE » – comme le logo de GAP ou « *I ♥ NY* » ou « Paris je t'♥ » –, on les vit courir pour obtenir un poupon, sûrement déjà posé sur un meuble en souvenir de la grande fête que furent ces Journées.

Avant de conclure et de partir, une liste interminable de noms, de photos et de musiques diverses a défilé sur l'écran géant qui n'a cessé d'accompagner les séances plénières pour, le temps d'un instant, les fondre, les réunir dans la très longue file de ceux qui, en silence, derrière la camera, ont donné vie et fait battre le cœur de ceux que tous nomment déjà : un véritable événement.

Traduction : Chantal Bonneau

« La première fois que je ne me suis pas ennuyée »
par Dalila Arpin

Originaire d'une ville de l'ouest de l'Argentine, la proximité du désert m'a profondément marquée. Véritable oasis artificiel, la ville est entourée de ce qu'on appelle *la pampa seca* (la pampa sèche). Presqu'aucune plante ne pousse et les quelques arbustes qui y survivent se dressent drus vers le ciel.

Dès lors, j'ai associé le désert à l'ennui qui s'emparait de moi lorsqu'on devait le traverser pendant des heures pour arriver à une autre ville. L'ennui a donc toujours été pour moi à la fois un symptôme et une boussole. Il devint pour moi nécessaire soit d'éviter de m'ennuyer, soit d'aspirer à ne pas ennuyer les autres. Malgré la passion pour la psychanalyse qui m'anime depuis bien des années, aux congrès de psychanalyse, je pouvais m'ennuyer à certains moments… jusqu'au 15 novembre dernier aux journées de l'ECF « Être mère ». — Mais comment ? Même pas le temps de sortir un peu, histoire de faire une pause, de prendre un café, de papoter avec les amis ? — NON ! Tout le contraire. Une ambiance de travail soutenu et en même temps légère. Des séquences intenses mais courtes, avec des intervenants qui n'ont pas ménagé leur part de témoignage. Des moments de forte émotion, où on était touchée soit comme mère, soit comme fille, alternaient avec d'autres pleins d'humour, comme celui où Christophe Honoré a évoqué sa mère poursuivant Isabelle Huppert pour se présenter en tant que telle et lui déclarer combien elle avait aimé le film de son fils, tiré du livre homonyme de Georges Bataille, *Ma mère*... Des mises en scène dressant le portrait des mères emblématiques du théâtre. Jean-Claude Ameisen[1] nous apprenant notre cousinage avec étoiles et papillons, puis François Ansermet, les superstitions à l'œuvre dans certains laboratoires de PMA : surtout pas de rouge à lèvres ni de cirage à chaussures !

Enfin, des témoignages des mères AE (Analystes de l'École), donnant chacune une version de mère humaine, très humaine. Et si on était tenté de sortir entre deux séquences, pas possible non plus ! Des extraits de films sur des mères nous retenaient encore...

Bref, des journées du XXIe siècle. Loin de moi l'insoutenable légèreté et la lourdeur d'autrefois devant ces « amusements sérieux »[2], comme le disait si bien Lacan.

[1] Président du Comité Consultatif National d' Éthique.
[2] Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIX, *...ou pire*, Paris, Seuil, 2011, p. 81.

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE *7 JOURS SUR 7* **L'OPINION ÉCLAIRÉE**

▪ comité de direction

présidente eve miller-rose eve.navarin@gmail.com

rédaction catherine lazarus-matet clazarusm@wanadoo.fr

conseiller jacques-alain miller

▪ rédaction

coordination catherine lazarus-matet clazarusm@wanadoo.fr

comité de lecture pierre-gilles gueguen, catherine lazarus-matet, jacques-alain miller, eve miller-rose, eric zuliani

édition cecile favreau, luc garcia, bertrand lahutte

▪ équipe

▪pour l'institut psychanalytique de l'enfant daniel roy, judith miller

▪pour babel

-Lacan Quotidien en argentine et sudamérique de langue espagnole graciela brodsky

-Lacan Quotidien au brésil angelina harari

-Lacan Quotidien en espagne miquel bassols

- pour Latigo, dalila arpin et raquel cors

- pour Caravanserail, fouzia liget

-pour Abrasivo, jorge forbes et jacques-alain miller

diffusion éric zuliani

▪designers viktor&william francboizel vwfcbzl@gmail.com

▪technique mark francboizel & olivier ripoll

▪médiateur patachón valdès patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

▪ecf-messager@yahoogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : éric zuliani

▪pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse

▫ responsable : gil caroz

▪amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse

▫ responsable : oscar ventura

▪secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychanalysis

▫ responsables : florencia shanahan et anne béraud.

▪ EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela AMP em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫moderator : patricia badari ▫ traduction lacan quotidien au brésil : maria do carmo dias batista

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR CLIQUEZ ICI.

• *À l'attention des auteurs*

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (catherine lazarus-matet clazarusm@wanadoo.fr) **ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",**
Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫ Paragraphe : Justifié ▫ Notes : en fin de texte, taille 10 •

•*À l'attention des auteurs & éditeurs*

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris. •